

L'Écho de Saïda

BULLETIN DE LIAISON DES SAÏDEENS

AMICALE DES SAÏDEENS - 13, rue des Acacias (Tél. 61 39 83 00) ou 15, rue des Alisiers (Tél. 61 39 87 20) - 31650 SAINT-ORENS

Prix : 15 F - 12^e année - N^o 49

4^e TRIMESTRE 1994

Des bâtisseurs... ...aux destructeurs *c'était pourtant l'école de tous...*



Ecole Jules-Ferry - Saïda (H. PEREZ)

En cette rentrée scolaire, à l'heure où l'Ecole est menacée en Algérie, cette aquarelle, véritable symbole, prend aujourd'hui, plus que jamais, toute sa valeur.

EDITORIAL - LES ECOLES

L'Ecole, des bâtisseurs aux destructeurs

La présence française en Algérie, à Saïda, c'était aussi les écoles, l'école de tous, l'école pour tous, garçons et filles, races et religions confondues.

De la splendide Faculté d'Alger, d'où sortirent, entre autres célébrités, le professeur Goinard, le professeur Aboulker, le pharmacien Ferhat Abbas, jusqu'à la plus humble école du Douar le plus reculé, l'enseignement était quasiment partout présent. La foi dans leur tâche était la même pour le brillant "Prof de Fac" comme pour le modeste "Instit" débutant dans la carrière.

Dès 1850, les écoles ont commencé à pousser partout, ouvertes à tous, collèges et lycées ont suivis, se sont multipliés.

A Saïda (voir Mémorial de Saïda page 90) la première école communale, tenue par les Religieuses fut créée en 1863, d'autres suivirent, le groupe scolaire du square Flinois - notre photo en première page - en 1898.

Et voilà qu'aujourd'hui, le Gouvernement français, pour protéger ses ressortissants, ferme à juste titre, le lycée Français d'Alger, dernier bastion de la présence française en Algérie.

Voilà que les "fous de Dieu" mettent l'Enseignement hors la loi, font sauter et incendient des centaines d'écoles, menacent de s'attaquer aux enseignants et élèves qui n'obéiraient pas à leur diktat. Ici en France (ça n'arrivait jamais là-bas) lorsqu'une école ferme dans un petit village on a coutume de dire que les sources de vie disparaissent.

Déjà en avril dernier, pour cause d'insécurité, les lycées français de Bône, d'Oran, et les Centres culturels d'Oran, Bône, Constantine, Tlemcen et Tizi-Ouzou avaient fermé.

Depuis la rentrée scolaire, les salles de classe du lycée d'Alger, dernier bastion de notre culture sont désertes.

Dans notre cœur à tous, et encore plus dans celui des enseignants qui se dévouèrent là-bas, cette fermeture sera ressentie comme le dernier coup de gomme sur notre présence, sur notre œuvre civilisatrice.

En 1962, nous sommes partis de chez nous, chassés par le "vent de l'histoire", le "vent de l'histoire" est en train de tourner. Ah ! Si on avait su... nous dit-on maintenant.

L'Algérie que nous avons laissée, c'était un bel arbre, chargé de beaux fruits, il y en avait pour tous. Une à une "Ils" ont coupé les branches de cet arbre sur lesquelles "Ils" s'étaient assis ; il en restait une un peu rabougrie, mais toujours vivante jusqu'à maintenant, l'école.

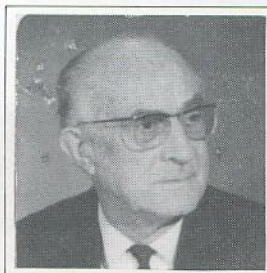
Et au moment où Monsieur Gaston Girard vient de nous quitter à 94 ans, lui qui fut parmi tant d'autres une figure exemplaire de l'Enseignement en Algérie Française, nous ne pouvons croire que l'œuvre admirable accomplie par nos maîtres, l'aura été pour rien.

La Rédaction.

Ecole du village Boudia durant l'année 1950-51. Toutes communautés confondues.



Gaston Girard : une figure exemplaire de l'Enseignement nous a quittés



Chers amis,
Mon père,
Gaston Girard
nous a quittés
le vendredi 29
juillet. Il ne marchait plus et ne pouvait quitter le fauteuil roulant depuis plus

d'un an. Il s'était en effet, fracturé une vertèbre lombaire, il y a trois ans, et depuis, sa santé n'avait cessé de s'altérer au fil des mois.

Lui qui, né le 22 juin 1900, a été l'exemple, le "Maître" de centaines et de centaines d'élèves saïdiens, qui si souvent leur a permis d'accéder à la fonction publique "d'être fonctionnaires" en obtenant le Certificat d'Etudes, lui qui avait été si actif et sportif (vélo, tennis, etc...) lui qui s'était consacré, dévoué à la jeunesse, à sa femme et à ses enfants qu'il chérissait, lui, donc, a souffert beaucoup moralement de se voir ainsi diminué.

Mais il n'en laissait rien paraître, jusqu'au dernier moment il a gardé un calme et une dignité exemplaires, émouvants.

Ses parents, ses amis, certains de ses anciens élèves étaient là, près de lui, lors de la cérémonie religieuse le lundi 1^{er} août, en l'église Saint-Denis, à Montpellier. Parmi les nombreuses gerbes, se distinguait celle de l'Amicale des Saïdiens à l'initiative de notre ami Simon Crach.

De là-haut, il a dû en être ému ; que tous en soient remerciés de tout cœur.

Je rappellerai, pour terminer, deux choses : Gaston Girard, notre père avait eu

la grande joie, en 1987, de se voir promu Chevalier des Palmes académiques.

Germaine Girard, notre mère, ne peut être dissociée de la vie de son époux, non seulement parce qu'elle l'a épaulé, soutenu, conseillé efficacement et lui a prodigué (ainsi qu'à nous ses enfants) une affection hors pair, et un dévouement de tous les instants, surtout ces derniers mois.

Je vous remercie de faire paraître cette courte lettre dans le prochain "Echo de Saïda".

Je joins une photo de mon père, qui pourrait ainsi illustrer l'article.

Avec mes sentiments les meilleurs et très amicaux.

HISTOIRE DROLE ET VRAIE

L'institutrice et sa méthode

Au cours d'une tournée d'inspection, un inspecteur primaire fut agréablement surpris de visiter la classe d'une de nos compatriotes et d'observer que les enfants étaient calmes, alors que dans les autres classes qu'il venait de quitter, les enfants étaient bruyants, et indisciplinés.

Il demande alors :

- Je suis surpris, Mademoiselle de trouver une classe si attentive et des enfants disciplinés, vous avez quelle méthode ?

- C'est simple, Monsieur l'Inspecteur, j'utilise la méthode V.P. !

L'inspecteur qui était aussi de chez nous et qui a senti qu'il y avait anguille sous roche demande ingénument :

- La méthode V.P. ? qués acco ?

- V.P. comme vinga palos ! Monsieur l'Inspecteur répondit notre institutrice en souriant

H. PEREZ

LES ECOLES

A la bonne vôtre, mes chers professeurs

• De Roger Lascar - 26500 Bour-les-Valence.

Chers amis de l'Amicale,

C'est toujours avec autant de plaisir et de fierté que je parcours, à tous petits pas pour mieux m'en délecter, votre "Echo de Saïda".

Avec retard, ce dont vous voudrez bien m'excuser, je viens m'acquitter de ma cotisation. Je me permets par la même occasion, de vous soumettre quelques lignes sur notre passé scolaire, lignes que je brûlais de vous écrire depuis longtemps déjà.

Je vous laisse libre de les faire paraître ou non.

Encore merci pour votre action. Sincères amitiés Saïdénnes.

A la lecture de votre journal, je n'ai pas pu résister à l'envie de vous faire partager les "flashes" qui ont jailli de cette mer de souvenirs des années glorieuses passées dans notre célèbre groupe complémentaire Jules Ferry.

Ce sont comme des bulles qui remontent à la surface d'une coupe de champagne. Ces bulles-là ne seront jamais éventées mais, au contraire, elles pétilleront toujours dans ma douce mémoire.

Quand on parle du groupe complémentaire l'on se doit, et à juste titre, d'évoquer les figures légendaires de MM. Féraud, Dahan, Jenn, Kœnig, Castel et Bénarouche (non pas que je sois mysogine, mais les femmes profs étaient bien minoritaires pour ne pas dire absentes).

A M. Féraud, que j'ai eu l'avantage d'apprécier au Cours Moyen 2^e année, je dois l'étincelle magique qui, dès mon jeune

âge m'a poussé vers l'enseignement. Ses dictées accompagnées des fameuses questions de compréhension, grammaire, analyses logiques... résonnent encore en moi. En parlant de M. et Mme Féraud j'ai une pensée émue et très affectueuse pour ma première maîtresse, cette grande Dame du cours préparatoire du groupe scolaire Berthelot qu'était Mme Barritaud.

M. Castel, lui m'inspirait la crainte et l'admiration à la fois, car quelle rigueur dans le travail, qualité si rare aujourd'hui.

Je revois la figure colorée par notre généreux soleil (et un peu aussi par les bonnes cuvées que je ne citerai pas) de M. Jenn, la pipe en coin, calée entre deux molaires, et qu'il ne cessait de mâchonner et de ralumer. Souvent ses cours de Sciences naturelles ou d'Histoire-Géo du lundi matin se résumaient, quand (lui comme nous) nous nous laissions aller à la paresse, à des comptes-rendus animés de matchs de foot ou à des récits épiques de jeunesse de sa nostalgique Alsace. Sans oublier les fameux "1 vingt ! 2 vingt !" décrochés comme à la criée dans ce marché du savoir.

De M. Dahan, je retiens surtout ce plaisir, cet enthousiasme à faire des mathématiques en jouant, gesticulant et bien sûr sifflotant sans dire un mot, persuadé qu'il était que nous avions tous compris. Et le plus fort c'est que c'était vrai ! Les angles alternes-internes, adjacents ou opposés, les triangles semblables et le théorème de Thalès n'avaient plus aucun secret pour nous ! J'ai gardé, grâce à lui, ce goût d'enseigner par le jeu.

M. Kœnig lui aussi me fait penser à cette honnêteté intellectuelle et cette rigueur qui marquaient cette génération de profs. Avec en prime, de

merveilleux souvenirs des séances de travail manuel où, pour l'option prise au B.E.P.C., nous apprenions la reliure, telle que seuls quelques vrais professionnels la pratiquent actuellement.

Quant à M. Bénarouche, qui peut oublier ces moments magiques où grâce à son violon, un bourdon invisible et présent à la fois, voletait au-dessus de nos têtes pour finir en un tourbillon suicidaire dans ce feu qui l'attirait comme phalènes par la lampe.

Hélas ! Parfois la dictée musicale ou le cours de chant ne pouvaient avoir lieu... alors, il claquait la porte... Une délégation, souvent menée par notre cher René Koubi ou notre génie Lalou, était dépêchée à son domicile et présentait les plus plates excuses de la classe. Et comme c'était un homme éminemment bon, il revenait aussi vite qu'il était parti. Nous nous donnions alors avec plus de ferveur à notre chorale, jumelée, pour les grandes occasions, à celle du groupe complémentaire filles.

C'est ainsi qu'ensemble nous avons reçu un préfet Alsacien et nous lui avons entonné les célèbres morceaux :

« En passant par la Lorraine... »
et « Hantz ! Hantz ! Inchno Kalor ... »
(l'orthographe doit être sûrement exacte).

Tous ses hommes ont "fabriqué" la réputation méritée de ce cher groupe complémentaire. Cette réputation franchissait les sphères départementales et bien rares étaient les années où le taux de réussite de 75 % au B.E.P.C. n'était pas dépassé.

Rarement des mots ont aussi bien traduit des sentiments comme ceux de la si belle chanson de Serge Lama :

"Ce sont mes maîtres et ce sont mes amis. Ceux qui ont su m'apprendre à être ce que, modestement, je suis,"



• Ecole Félix Faure en 1937. En vrac quelques noms : Jo Marin - Emile Garcia - Claude Marin - Angelo Soler - Norbert Richet - François Pelegrin - Antoine Maldonado - Serge Pelegrin - Gilbert Pelegrin - Guy Marin Pierrot Dona - René Maldonado - Saint-Martin - Damien Diaz...

• Aidez-nous afin de pouvoir reconnaître tous les autres.



Mlle Denise Soubiron - Debout de gauche à droite : Marie-Thérèse Martinez - Marie-Rose Bérenguer - ? Cécile Banos - Josianne Karsenty - Sylvaine Rastoll - Claudine Cebrian - Rose-Marie ? - Marie-Jeanne Canal. Assise de gauche à droite : Fanny Benhamou - Marie-Thérèse Dumas - Denise Martinez - Simone Amsalem - ? - Christianne Ricco - Marie Segura - ? - Claudine Segura

Assise de gauche à droite : Julienne Testony - Fatima Zitouni - Giselle Navarette - Carmen Zamora - Jeannine Kerrera.

REUNIONS REGIONALES

Toulouse - Saint-Orens " Altigone "

samedi 3 décembre 1994, à 15 et 21 heures

La famille Hernandez par le Théâtre Pied-Noir

*Deux séances de rire et de bonne humeur
avec nos amis du TPN de Narbonne, et la participation
d'El Solari de Saïda et Raymond Chayat*

*Pièce en trois actes de
Geneviève Bailac. Spectacle
organisé par l'AMICALE DE
SAÏDA avec le concours du
CEFANOM de Toulouse.*

*Réservations à partir du 3 octo-
bre 1994, en téléphonant :*

• à la salle " Altigone " (tél.
61.39.17.39) ;

• au siège de l'Amicale de
Saïda, 13, rue des Acacias, Saint-
Orens (tél. 61.39.83.00) ;

• au CEFANOM (de 14 à 18 h),
13, rue Paul-Meriel, Toulouse (tél.
61.21.86.66).

Ça, c'est du théâtre !

Laissez quelques pieds-Noirs tchat-
cher de n'importe quoi, de l'anisette "
qu'on va se taper ", " de la famille "
" quelle viendra dimanche ", de ...
" vassaoir "...

C'est déjà du théâtre !

Tout y est. Le geste qui traduit le sen-
timent, le parfum épicé de l'accent du
midi et demi. On pleure avec le sourire
et on rit aux larmes.

Même le décor " i se prend un coup
de soleil de là-bas ". Plus théâtral que
ça tu meurs !

Spectateur, laissez vous emporter par
ce tourbillon de sirocco et, plus jamais,
vous aussi vous n'oublierez votre cabas-
sette, ...

La Famille Hernandez

Fifine Hernandez, la pauvre, elle se fait
beaucoup de mauvais sang avec ses deux
filles : Rosette et Carmen. Elles sont pas
" sérieuses " elles pensent rien qu'à " fleur-
ter " et à courir les garçons.

Elle, mère exemplaire mais un peu crieurde,
les " pousse aux études ", et veut à tout prix
en faire des femmes d'intérieur.

Robert qui est bègue, est amoureux de
Rosette qui aime Paulo, un vrai macho...

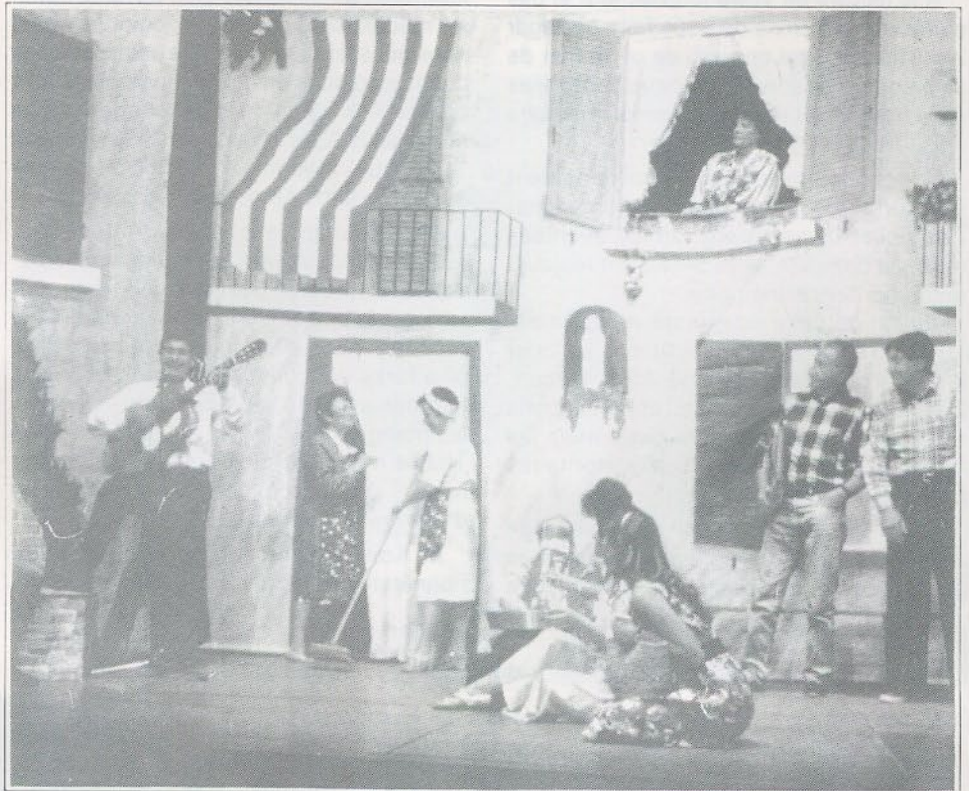
Carmen, elle, veut se marier : si c'est pas
avec l'instituteur (qui a la retraite), ce sera
avec le militaire (qui a les yeux bleus !).

Pour mettre de l'huile sur le feu, Madame
Sintès, à sa fenêtre, est la superstar de la chi-
caya (traduisez : la reine des histoires). Elle
surveille tout, commente tout, aidée par la
vieille Madame Julie et tout une smala de
voisines.

Heureusement que Pépito, il sait bien
" toucher la guitare " et que sa femme
Maria, elle danse pour un oui, pour un non !

Alors, tout est bien qui finit bien... par des
mariages, des chants, de la musique et de
la danse...

Aussi si le cœur vous en dit, venez, vous
êtes tous invités, on ne s'ennuie pas avec **la
famille Hernandez !!!**



**« Pour le TNP dans lequel je mets beaucoup d'espoir pour la survie du théâtre
pied-noir et de la Famille Hernandez. Merci pour tant d'ardeur, de conviction et
d'enthousiasme. A très bientôt. Bien amicalement »**

G. BAILAC (créatrice de la Famille Hernandez)

A DETACHER

Coupon à retourner ou à recopier pour les réservations par correspondance

THEATRE PIED-NOIR DE NARBONNE dans la " Famille Hernandez "

Nom : _____ Prénom : _____

Adresse complète : _____

Spectacle 15 heures - Nombre de place (s) _____ x 70 F = _____ Francs

Spectacle 21 heures - Nombre de place (s) _____ x 70 F = _____ Francs

**Chèque à l'ordre de " l'Amicale des Saïdéens " 13, rue des Acacias - 31650 Saint-Orens
en y joignant une enveloppe à votre adresse pour le retour de vos places.**

**N'attendez pas pour réserver dès aujourd'hui. La réservation des places sera close dès
que le quota de la très belle salle d'Altigone (500 places) sera atteint.**

LES SAÏDEENS ONT LA PAROLE

La police de Saïda, en 1950

• De Pierre Pardiés - 06400 Cannes
Mes amis,

Je vous adresse, avec ma cotisation - une photo souvenir du bon vieux temps - d'une autre génération de fonctionnaires de Police, après la guerre de 1945 et pendant les années 50.

La photo :

Je suis tout à gauche en haut à ma droite un bon collègue non Saïdéen dont le nom m'échappe, puis Albert Pareilleux, Maurice Mira, au-dessous de celui-ci le regretté Hernandez, près de lui Chambon un collègue venu de Lyon renforcer la Police Saïdienne, ensuite Avellan, Blanchet de Lyon et devant lui un brigadier également de



Lyon accroupis au premier rang Bamboula et Yacinthe Marin.

Je les salue tous bien chaleureusement. Bien amicalement.

Encore un Saïdéen à l'honneur...

• De Gilbert Sandmayer - 77130 Cannes-Ecluse

Chers amis,

Dans la mesure où vous auriez une place dans " l'Echo des Saïdéens ", je vous propose de faire paraître le texte ci-joint que vous pouvez modifier ou raccourcir en fonction des besoins.

Je saisis cette occasion pour vous remercier de l'intérêt que vous portez à l'ensemble de la Communauté de Saïda et vous renouveler l'expression de ma profonde et très respectueuse sympathie.

" C'est avec plaisir que nous acquiesçons à sa demande et nous le remercions de cette information et de ses encouragements "

Retrouvailles et émotions

• De Maurice Girard - 78000 Versailles
Chers amis,

Je vous adresse, ci-joints, deux chèques en règlement de ma cotisation 1994 d'une part, d'autre part, celle de ma mère Germaine Girard, à Montpellier.

Je profite de l'occasion pour vous signaler afin que vous le fassiez paraître dans le prochain " Echo de Saïda ", que j'ai eu la grande joie de retrouver dernièrement un ancien élève de mon père, Antoine Merea " Toinou ". Quelle émotion ! Que de souvenirs rejaillissant en un instant ! La rue Bobillot, les pâtes Merea...

Toinou a quatre enfants, dont l'un, Claude, a construit une maison de retraite ex-tra-or-di-nai-re ! C'est la plus belle réalisation que j'ai jamais vue, et il y règne une atmosphère d'amitié, d'affection, " de Saïda, de là-bas, quoi ! " on y mange très bien, en sus, la cuisine étant mitonnée sur place.

L'adresse est : " La Palmeraie " - 145, chemin des Condamines - 34980 Saint-Clément-de-Rivière, tél. 67.84.73.73

Allez-y, recommandez-la à tous vos amis, vous y serez traités comme des coqs en pâte (Merea. Bien entendu !)

Merci de faire paraître ce petit texte, nos amis Merea le méritent bien.

Avec toute mon amitié.

Aux courageux animateurs, salut et amitiés

• Un petit poème sur Saïda de Jacques Nouchy - 72000 Le Mans.

Sous le Pont vieux Saïda coule l'oued
Passent les heures - passe le Bled
L'Algérie se meurt, on demeure
le ciel est par-dessus Saïda si bleu, si calme

Une cigogne dans le ciel qu'on voit
Verse sa larme

Dis qu'as-tu fait, ô toi que voilà
Pleurant sans cesse ?

Qu'as-tu fait toi que voilà
Du G.C.S, de l'A.M.S.

De notre jeunesse ?

Les sanglots longs des violons de Benarouche

Blessent mon cœur de jeunesse
Les bals publics de Louison, et la piscine,
et mon premier amour.

Restent gravés à jamais dans mon cœur
troubadour

Sous le ciel de France
Gris le nuage !

Oublions la souffrance

Saïda Amour - Saïda mirage

Passent les jours, passent les heures

L'Algérie se meurt

On demeure



Après avoir commandé au combat en 1991, la Division Daguet en Irak, le général de division Bernard Janvier a été choisi pour être placé à la tête du nouvel état-major interarmées (Terre-Air-Mer) de planification opérationnelle, maillon de la nouvelle chaîne de commandement opérationnel dont les armées viennent de se doter pour répondre aux nouvelles menaces

Habilité à traiter directement avec les états-majors de nos principaux alliés (américains, anglais, italiens, espagnols et germaniques) il participe à la conduite des opérations interarmées des états-majors nationaux ou multi-nationaux.

Reconnu pendant la Guerre du Golfe pour ses capacités d'anticipation, le Commandant, grâce à lui, dispose d'un outil lui permettant de répondre à toutes les menaces et gérer les situations conflictuelles avec un temps de réponse très rapide.

Nous lui souhaitons ainsi qu'aux 41 officiers, 26 sous-officiers et aux 10 engagés volontaires de réussir dans cette délicate mission de défense des intérêts nationaux.

Toutes nos félicitations au général Janvier et à son épouse née Denise Diaz.

SOUVENIRS DE LA-BAS

Franchetti - Un peu de tous, un peu de tout.

• De Ruiz Jean dit " Jeanneot Ruiz de Franchetti " - 92320 Chatillon

A l'Amicale des Saïdéens,
Merci,

J'ai eu tellement de plaisir en lisant le n° 47, que je me suis dit - il faut faire quelque chose - Depuis plus de quinze jours au moins, j'essaye de mettre sur papier quelques images de mes souvenirs personnels pour la rubrique " Souvenirs de là-bas ".

Je ne sais pas si vous le publierez, mais c'était ma seule façon de vous remercier pour m'avoir anobli de ce " de

Franchetti " qui va si bien à mon J.R. Les californiens, mon beauf' et ma sœur vous remercient, ils sont fiers et cela a été l'occasion de parler à nouveau de leur voyage en France avec leurs six enfants et 17 petits-enfants.

Ma femme Huguette Cerdan et moi-même faisons partie intégrante de l'Amicale des Saïdéens de Lyon, à chaque déplacement nous sommes reçus par Diégo Egea et Félicie, ainsi que Georges Vasseur et Marie-Rose, il n'y a pas gens plus charmants, à chaque fois ce sont des rencontres inoubliables.

Sincèrement. Sentiments chaleureux.

Souvenirs, témoignages (18.05.94)

D'abord à vous cher Bureau de l'Amicale, bravo... De mieux en mieux, que de progrès ! De là-haut, nos regrettés disparus, dont certains fondateurs, doivent être en admiration devant le travail accompli par votre équipe, équipe que l'on aimerait connaître un peu plus que sous l'appellation " Le Bureau de l'Amicale ".

C'est difficile de parler de soi-même n'est-ce pas ? Pourtant c'est ce que vous nous demandez, et d'oublier style et " ortographe ".

J'ai eu tellement de plaisir en lisant le dernier bulletin de liaison, que je me jette à l'eau

Je voudrais grâce à vous, rendre hommage à tous nos ancêtres qui ont tant fait pour que nous soyons aujourd'hui fiers d'être leurs enfants, c'est tout simple, en citant leurs noms, ils ne seront plus les " obscurs ", les " oubliés ".

Je commencerai par ces casseurs de pierre qui ont tant souffert le long de nos routes et de nos voies ferrées, ces tailleurs de vignes et d'oliviers souvent saisonniers comme Ferrer Aniceto ; sédentaire était le maréchal-ferrant, M. Vallier, il était content d'avoir des admirateurs, c'était un plaisir de le voir travailler, sous le grand soufflet que son aide Boudali actionnait continuellement face à son enclume, tenant dans sa main gauche une grande pince avec au bout un fer à cheval chauffé blanc, dans l'autre un lourd marteau, il frappait un coup sur le fer, un coup sur l'enclume, ça donnait un ding-dong, ding-dong agréable à l'oreille : ce n'est qu'à l'appel de la cloche de l'école toute proche que nous le quittions. C'était

encore plus dur lorsqu'il devait cercler une roue de charrette ou de carriole. Propriétaires de chevaux, mules, comme les Ascensio, Barbera, Beringuer, Blanca, Boyer, Egea, Ganay, Giles, Henard, Rico, Robert, Thomas, ont eu un jour besoin des

bonhomme, c'était un vrai bâtisseur, il était " son " architecte, le constructeur, il avait pour nom M. Mora, aidé de son manoeuvre marocain, il savait tout faire, des fondations à la toiture, infatigable, malgré les derniers temps de son âge avancé. Quelle est la maison qui n'a pas eu d'amélioration et de son savoir, c'était un modèle en tout, poli, gentil, humour, famille, humain.

Des mains calleuses, je passe à nos fonctionnaires, les gendarmes à cheval aux petits soins pour leurs montures, ils n'avaient pas de juments que je sache, par contre ils ont su nous prendre pas mal de " pouliches " : gendarme Chanzi avec Marie Zivaco, Torres avec Rosalie Delolmo, Casas avec Cacinette Torres, Ricoux avec Pierrette Costa... Un seul (j'allais écrire " étalon ") civil Rico Henri prit pour femme la fille du chef de Gendarmerie Hernandez, l'honneur était sauf !

Citons d'autres gendarmes : Ducas, Bourrel, Koenig, Aaron, les gardes-champêtre

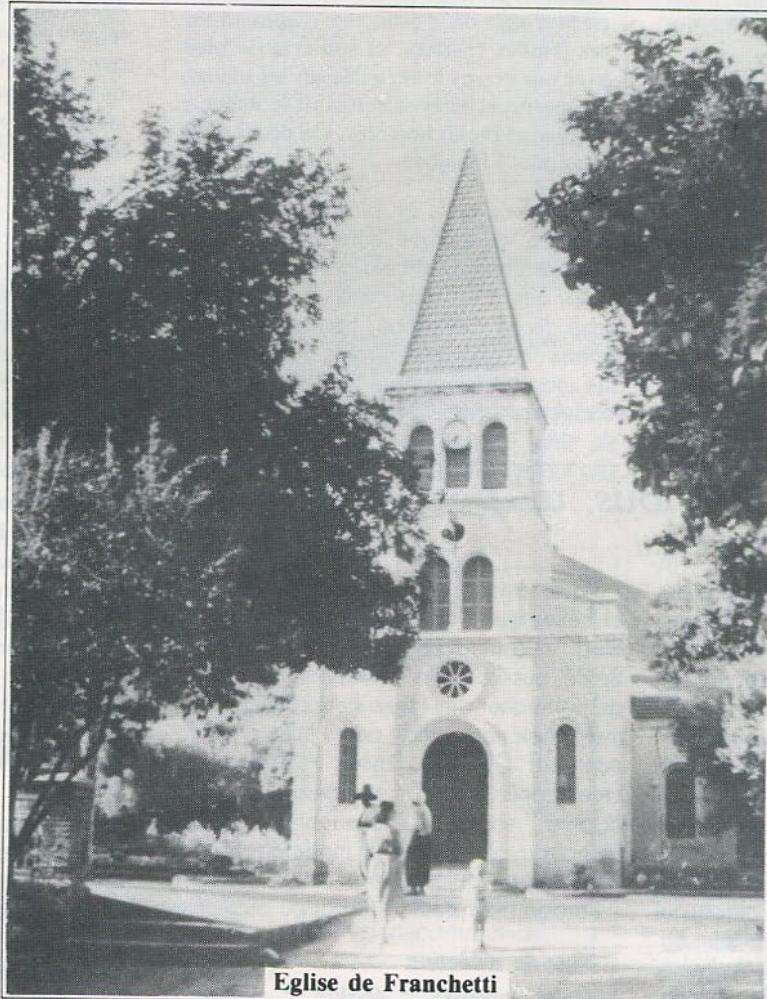
Costa, suivi du père Andreo, les gardes-forestier Lambert, puis Colombani, ce dernier avait un cheval magnifique, tout blanc, bien bichonné : lorsque son fils l'aîné des trois, Vincent, notre " Tino Rossi " local le menait à l'abreuvoir il paraissait comme un cheval de cirque, c'était un plaisir de le voir. Ce n'était pas le cas du pauvre cheval de notre facteur rural Philippi, puis Schneider qui devait faire Franchetti - Sidi-Mimoun et retour, 40 kilomètres au moins en desservant les fermes Barbera, Canal anciennement Martin, Ascensio, Chassaing ferme dite le 50, Seva, Fuster, Delolmo tout là-haut dans la forêt, Lourteg, Pastor, Serrano, Roux... Sidi-Mimoun et retour pour rendre compte au receveur Montagné.

Nos instituteurs, maîtres méritants, nous savons ce que nous leur devons, Sarlabousse marié à Marie Carasena, Marie Zivaco devenue Mme Chauzy, Barthes, Millet, Lamodière, sévères mais combien efficaces.

Chefs de gare et gardes-barrière sont passés et restés plus ou moins longtemps : Gautier, Siccard, Maine, Toilon, Rico, Federspil, Garcia, Beltran.

Eux ne faisait pas partie des fonctionnaires : Abalaneda, Araes coiffeur.

Suite en page 8



Eglise de Franchetti

services de M. Vallier, ainsi que celui de M. Blanchandin, notre bourrel, un artiste, la confection de harnais, surtout le collier, fait à la mesure de la bête qui devait le porter, c'était chaque fois une œuvre d'art.

Mon autre Monsieur, était un grand

SOUVENIRS DE LA-BAS

Forgerons et maréchaux-ferrants saïdéens — de Henri Perez —

De tous temps, l'artisan qui su dompter le fer et le façonner à sa volonté, fut admiré des autres. Cette admiration était d'autant plus grande, si en outre, il savait travailler le bois. Son apparence et son travail forçaient l'admiration et la considération du commun des mortels. Il était robuste et de terrible poigne.

Nul ne leur cherchait chicane. D'abord les outils qu'ils maniaient rappelaient confusément les masses et les tenailles dont se servaient jadis les gens chargés de placer les colliers de fer au cou et aux chevilles des prisonniers, ou des esclaves. Comme eux aussi, ils besognaient dans un antre obscur où luisaient d'inquiétantes braises ; comme eux, ils se plaisaient dans les épaisses odeurs de corne brûlée et le fracas des métaux en torture. D'un de ses tableaux, le peintre Vélasquez dit que le forgeron est à la fois Lucifer et Vulcain...

C'est vrai, maître du fer et du feu, on disait qu'il savait apprivoiser le foudre et qu'il pouvait guérir bien des maladies. Il soignait les coliques des chevaux et d'un coup d'œil, il savait si ce cheval était courageux ou paresseux. D'un seul bras, il pouvait calmer une bête récalcitrante ou peureuse, et c'est pour tous ces détails et d'autres encore, que le forgeron, qui était maréchal-ferrant était craint et respecté.

Il est vrai aussi que l'on confondait les deux métiers pour la bonne raison que le même artisan assurait aussi bien les travaux de forge que les ferrages des chevaux. Il fut un temps où il fabriquait les outils aratoires et les réparait. On dit aussi, que depuis la nuit des temps, il savait forger les armes et les

affuter. Je le crois sans peine, pour avoir vu les forgerons arabes vous fabriquer un poignard en un clin d'œil, il n'y a qu'à se promener dans les vieux souks de Marrakech ou de Tunis pour les voir encore les faire avec toujours autant de dextérité... et de célérité.

A Saïda, je revois les forgerons du quartier d'en haut comme on disait - la forge de



• **Le ferrage** - Le "teneur" s'accotait contre la croupe de la bête, bien d'aplomb sur ses jambes écartées, et soulevait le pied avec une courroie enroulée sur ses mains. Le maréchal-ferrant nettoyait le dessous du pied et râpait les côtés. On disait qu'il "parait" le sabot.

M. Duteil ou celle en plein air de Jaïmico Martinez, la sonorité emplissait toutes les rues avoisinantes et cela paraissait rythmer la vie. Sur la rue Jeanne d'Arc se tenait la forge de M. Bourgeon, homme affable et sérieux chez qui mes parents auraient aimé que mon frère apprit le métier... Il les dissuada, en prétextant qu'il n'y avait pas

d'avenir à la forge. Ce qui s'est avéré exact, après la guerre !

Derrière l'imprimerie Favier, on situait de suite la forge de M. Torrès, le père de Gégéne et de Francis, du premier regard, on devinait qu'il ne transigeait jamais sur la parole donnée, à la forge comme dans la vie ! Il y avait aussi M. Ségura qui avait son atelier chez Juan et une représentation de machines agricoles. En partant vers Naze-reg, au quartier de la Marine, se tenait la forge de M. Blél et de ses fils.

Tous étaient des maréchaux-ferrants et vous ferraient un cheval en un rien de temps. Je peux vous assurer que le ferrage était une opération compliquée et dangereuse et il m'est arrivé de voir le client obligé de tenir les pattes de son propre cheval, celui-ci ne se laissant pas approcher par l'ouvrier chargé de cette tâche. Pendant que le fer chauffait sous les braises, le "teneur" s'accotait contre la croupe de la bête, bien d'aplomb sur ses jambes écartées, et soulevait le pied avec une courroie enroulée sur ses mains. Tout d'abord, le maréchal-ferrant débrouillait le fer usagé et l'arrachait avec ses tenailles, puis il éliminait l'excédent de corne avec un "rogne-pied" et un maillet. Il nettoyait aussi le dessous du sabot et les côtés. Il présentait le fer chauffé au rouge sombre et l'ajustait vite de façon à ne pas brûler la corne. Au besoin, il corrigeait son fer sur l'enclume et enfin il appliquait. Le fer refroidi et mis en place, le brochage suivait. Les clous à tête carrée étaient enfoncés d'une main sûre et surtout il ne fallait pas piquer malencontreusement la bête, sinon le cheval souffrait et ne pouvait tirer. Le ferrage d'un pied nécessitait une vingtaine de minutes, et en principe se faisait deux par deux, pour ne pas déséquilibrer la marche du cheval.

Le maréchal-ferrant regardait toujours s'éloigner la bête qu'il venait de ferrer, comme pour se convaincre, en suivant sa démarche régulière qu'il n'avait pas loupé son travail.

Par la suite, tous ses forgerons s'étaient convertis en charrons et ils fabriquaient avant et pendant la guerre des charrettes, des tilburys, des bétailières et autres équipages qui faisaient l'admiration et l'affaire des colons.

Avec la modernité, les dernières forges se sont éteintes et bientôt toutes ou presque fermèrent leurs portes, les chevaux ayant été remplacés par des tracteurs, des autos, des camions et c'est ainsi que l'on a plus vu les gerbes d'étincelles fusant à chaque martelage.

Tous ces forgerons, maréchaux-ferrants et charrons de chez nous méritent notre respect car ils furent les vrais artisans qui contribuèrent formidablement à l'établissement et à l'essor de notre économie à travers l'agriculture et la viticulture.

Ne les oublions pas !

Franchetti, un peu de tous, un peu de tout —

de Jeannot Ruiz de Franchetti

suite de la page 7

J'allais oublier un métier qui n'était pas de tout repos, cantonnier communal. Déjà très âgé le père Aurelio devait entretenir tous les canaux du village, fontaines, abreuvoir, lavoir... Ah ! Ce lavoir très fréquenté le lundi par nos lavandières, mères et sœurs que nous les jeunes, avions baptisé "Tribunal sans malice" ça discutait ferme au lendemain des bals du dimanche ! Notre cantonnier avait la charge d'allumer et de garnir une quinzaine de réverbères fonctionnant au pétrole, vu son âge il laissa la place au dénommé Mellel, au combien travailleur, un peu simplet, la rumeur le fit père du bébé qu'enfanta Catherine, pauvre fille, cul de jatte, elle se déplaçait sur les mains, elle n'a jamais dévoilé le nom de "l'engendreur".

Cette anecdote nous rapproche de l'étiquette - Franchetti, bon village, toujours baptême jamais mariage - au grand regret de notre curé le père Portet qui aimait bien la 3^e mi-temps - Pardon mon Père -

Vous, ainsi que toutes les familles citées et celles que l'on a pu lire dans "Saïda Bledi" œuvre de notre regretté Francis Baylé, aussi dans le "Mémorial de Saïda" de notre cher ami Henri Perez, et dernièrement l'historique article de "l'Echo d'Oran" écrit par Georges Favier, rémemoré par Ernest Epplin, notre Titi, son père m'a toujours appelé "souris" ? Nous font-ils l'honneur de nous avoir inculqué un mode de vie, dont nous serons toujours fiers.

Pardon pour ceux que j'ai pu oublier.

Note de rédaction

Nous sommes "ébahis" devant la mémoire de Jeannot Ruiz, il jongle avec les noms, les liens de parenté, les métiers et les images défilent comme s'il avait quitté Franchetti hier et non pas il y a plus de 32 ans !! Cependant nous ne faisons qu'imprimer et nous lui laissons toute la responsabilité de son texte reproduit in extenso.

SOUVENIRS DE LA-BAS

Jeux de rue — de Gillette Fleury-Kauffman et Paulo Kauffman

Le Stack

D'abord trouver un olivier.

Il faut du bois vert. Une branche en forme de Y. On la dénude patiemment de son écorce. Dans le bois tout blanc, il faut tailler des encoches à chaque extrémité pour y fixer les élastiques. On prend son temps, on s'applique. Si l'on travaille vite et mal, les élastiques,, on les prendra dans la figure...

Quand on a un sou, une pièce, une fortune, on va les acheter chez Mme Pierre, dans la rue Gambetta, près de la Librairie Favier. Il y a là de quoi vous faire rêver toute la journée : ce n'est pas bien grand, mais il y a de tout : des toupies, des pierres à briquet, des élastiques, des petites voitures, des bonbons, des réglisses, de la " quitane ".

Monsieur Pierre ne voit pas ces merveilles ; aveugle de naissance, il est assis à l'entrée de la boutique et s'amuse à écouter les gosses s'extasier devant une pelote de ficelle. Mme Pierre et sa fille tiennent le magasin. Cette caverne d'Ali Baba, ce n'est pas, comme on pourrait le croire la solution de facilité ; il a fallu, avant que l'un d'eux ne se dévoue pour demander un sou à sa mère ou à son père, épuiser tous les trésors d'imagination dont ils sont capables pour trouver des solutions quand ils ont entrepris de fabriquer un jouet.

Chez Mme Pierre, les enfants vont souvent pour regarder car ils sont rarement riches ; c'est toujours trop cher, alors ils trouvent au garage des morceaux de chambre à air que leur donnent Najem ou Ali et qui vont servir à fabriquer les élastiques ou à remplacer la basane, ce petit bout de faux cuir sur lequel ils posent la pierre quand ils jouent " au stack ".

À l'école, le stack est interdit. Les tire-boulettes aussi bien sûr ! Parfois malgré tout, les gosses le gardent dans leur poche, le maître passe dans les rangs, s'arrête devant certaines tables et dit :

Donne-moi ton stack, car il ne l'appelle pas autrement. Comment peut-il savoir ? Pourquoi moi ?

On ne cherche pas à mentir, ça ne sert à rien, et puis le maître peut fouiller les poches. En plus du chagrin de perdre le trésor si habilement fabriqué de ses mains, il faudrait subir l'humiliation du flagrant délit de mensonge.

Bravement, on le sort de sa poche, on le presse entre ses doigts une dernière fois car jamais le maître ne le rend. On se résigne : c'est la règle ; pas de stack à l'école !

Qu'en ont-ils fait les maîtres de tous ces " stacks " confisqués ? Ils auraient dû les conserver, comme preuve de l'imagination

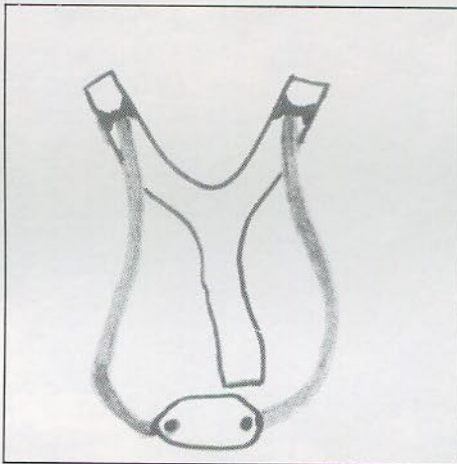
de leurs élèves, par respect pour leur patience et leur habileté. Il y aurait aujourd'hui un Musée de stack où seraient exposés les modèles tous uniques de ces armes qui ont abattu plus de carreaux que d'oiseaux.

Les balles

Et puis dans le Musée, il y aurait aussi des balles. Toutes sortes de balles, des petites, des en chiffons et les boîtes de sardines qu'ils ont poussé du pied pour qu'elles aillent marquer un but entre deux bérets comme de vraies balles dans de vrais buts...

Mémé fait des balles pour les gosses. Elle bourre une vieille chaussette avec des vieux chiffons et ça fait une balle toute neuve...

Ils assistent à l'opération sur le trottoir, à la fois impatients et sages, sûrs qu'ils sont



du résultat : ce n'est pas leur première balle en chiffon. Ils se balancent d'un pied sur l'autre en observant Mémé.

Le gauche, le droit, ça les démange. Qui le premier va taper dedans ? L'envoyer au-dessus des fils électriques ou jusque devant chez Mazouni ?

En l'air, on dirait une vraie balle. Evidemment, quand elle s'écrase de son poids inerte sur le mur de Mme Tolinos ou sur le nez d'el Gat, on voit bien qu'elle est morte. Il n'empêche que quand elle tombe dans l'égout au coin de la rue Varnier, c'est le drame. On peut dire qu'ils font des pieds et des mains pour la récupérer : un garçon à plat ventre, la main tâtonnant dans le trou noir et sale, un autre qui le tient par les pieds, et tout autour, les conseils, les encouragements de la bande qui attend.

Il arrive qu'une balle s'envole par-dessus le tennis de chez Carrafang et elle n'est pas perdue pour tout le monde : ceux de la future équipe de foot du cours complémentaire l'adoptent pour s'entraîner. Mais

ouille les carreaux ! Histoire incroyable mais vraie d'une trajectoire singulière :

Ça commence par un carreau de chez Mme Daniel qui vole en éclats. C'est à l'angle de la rue Varnier et de la rue Lyautey. Bruit interminable du verre qui tombe. Silence catastrophé des gosses. Mais il faut se ressaisir, récupérer la balle, dépasser sa peur et affronter Mme Daniel.

- Madame Daniel... Excusez-nous pour le carreau... Pour la balle, est-ce qu'on pourrait...

Madame Daniel est en colère, dit qu'elle va chercher le martinet :

- Tu vas voir si je vais t'la donner la balle ! Ovalou, c'est fini la partie, et pis, y a pas que le carreau : tu sais pas que Gilberte, elle était en train de faire chauffer du lait, la balle, elle est tombée dans la casserole, elle en a pris plein la figure du lait Gilberte ; viens, viens tu vas voir, si j'te la donne la balle...

Ils passent des minutes qui ressemblent à des heures à parlementer avec Mme Daniel, à s'excuser, à jurer qu'ils vont faire attention à prendre leurs airs humbles de bons garçons polis, et désolés.

Mais Mme Daniel est trop fâchée, elle refuse de s'attendrir et de négocier. Ils promettent d'aller jouer plus loin, au terrain de chez Ségura ou de chez Vivi Renault mais elle ne cède pas.

Alors ils attendent, ils rongent leur frein, plus rien ne les intéresse. Ni le stack, ni le carico, rien.

" Na más que el balón " comme disent les grand-mères qui attendent sur le pas de la porte le passage de M. Molina que tout le monde appelle " Binuelo ".

Ah ! Il faudrait bien qu'il arrive Binuelo avec sa boîte de beignets dorés et saupoudrés de sucre craquant. Ça les consolera, ça les distrairait quelques minutes.

Qui n'a jamais eu en bouche le goût délicieux des beignets de M. Molina qu'on mange dans la rue ou à la maison avec une tasse de café, pourra se satisfaire des gros desserts pâteux et bourratifs, fourrés à la pomme ou à la framboise et qu'on nomme ici " beignets ".

Contrefaçon maladroite, imitation ratée d'une merveille légère et croustillante ; douceur irremplaçable de ce beignet rond et cabossé, frit à point et qui laisse l'eau à la bouche pour un deuxième quand on n'a pas su résister au premier.

Mais Binuelo ne passe pas.

La balle, en tête, comme une obsession.

Madame Daniel finit par s'en aller au marché ou chez la voisine. l'espoir renaît mais Gilberte ne la rend pas. Il faut se résigner. Quelqu'un finit par proposer :

- Et si on jouait à Chincha la Fava ?

SOUVENIRS DE LA-BAS

L'image arrêtée - Souvenirs d'enfance — de Rollande Wesling-Bénichou

Le vieux Saïda

écrit le 8 janvier 1984, en Alsace

Les jours s'échappent silencieusement, ponctués par les nuits. " Bonne année ", " Meilleurs vœux ", la nouvelle année.

Qu'est-ce que c'est qu'une année sinon une succession d'espaces-temps appelés " journées ". Des petits ronds dans un grand rond et ce grand rond avec d'autres copains dans un énorme cercle cycle : le temps.

Le temps invisible, insidieux, silencieux, indélébile... Et pourtant il adoucit, apaise, transforme, masque, maquille les souvenirs, met un voile pudique sur les moments gris et noirs pour ne montrer que ceux qui brillent et vibrent de joie... Merveilleux magicien, le temps !

Quand, précautionneusement on veut remonter vers l'enfance, il faut s'arrêter alors... S'installer confortablement devant un feu de bois pendant que la neige coule serrée et blanche à travers la vitre et faire parler sa mémoire, si elle veut bien, sur une feuille d'écolier

Les feuilletons américains à la télé, ne pourront m'arracher à ma télévision intérieure. Les dimanches de beau temps, là-bas, de l'autre côté des Alpes, par-delà la méditerranée et l'Atlas tellien, il y de cela, à peu près 35 ans...

Les dimanches de beau temps donc, pas question bien sûr, que nous allions au cinéma " Palace " du haut de l'avenue. Après le déjeuner, mon père terminait, en vitesse à l'atelier quelques points sur un veston commencé le matin, puis nous partions vers le " vieux Saïda " en empruntant les rues qui y menaient. Ma mère toujours très soignée, avait pensé au goûter et l'avait glissé dans un cabas qu'elle portait suspendu à son poignet pendant qu'elle faisait rouler la poussette de mon petit frère.

Mon père tenait Sonia, ma jeune sœur, par la main. Henry et moi, puisque nous étions les plus grands, nous cavaliions devant en prenant garde quand même à rester sur le bon côté de la route.

Le soleil en ce début d'après-midi était doux et lumineux à la fois, le ciel uniformément bleu ignorait les nuages et laissait les montagnes se découper nettement sur son espace infini.

Peu à peu, nous laissions les maisons derrière nous, la rue de Géryville arrivait à sa fin. La route d'Ain-El-Hadjar bordée d'eucalyptus, d'oliviers nous accueillait, bienveillante.

Avant d'arriver dans ce vieux Saïda mystérieux, il nous fallait passer devant une vieille ferme arabe bruyante et caquetante. Le chien en colère, les poules crottées, la mauresque toute cassée, accroupie sur son tirage de graines, le cheval agacé et hennissant, l'odeur forte du fumier déposé près d'une fontaine...

Nous passions vite.

Puis nous laissions nos parents continuer en bas et nous continuions à courir sur le talus qui surplombait la route et bordait un champ de blé. Déjà nous étions encombrés de menues richesses : un caillou brillant, une herbe bizarre, une fleur fragile.

Nous longions les murs du cimetière juif, la maison du marabout, la villa Saint-André des Anges et nous arrivions enfin sur le plateau. Là, c'était la course, l'explosion. Un seul arbre, au bord du plateau : un faux poivrier dont les branches chevelues nous caressaient doucement.

Henry s'amusait à arracher les petites graines rouges. Il me les montrait et chuchotait : " Si on les écrase et qu'on les frotte sur la peau, ça brûle ! "

Mon père se plaisait à nous raconter que, lors de la conquête de l'Algérie, l'armée

larges rochers plats et chauds, merveilleux fouteils, ombragés légèrement par des amandiers déjà en fleurs.

Mais la halte était brève. Le temps pour mon père de prendre une photo et nous descendions vers l'oued, en dérapant plusieurs fois sur les aiguilles sèches des pins.

Les oranges avalées en sautant sur les pierres plates éparpillées dans l'Oued, n'apaisaient pas notre soif.

Puis nous remontions vers la route et si l'après-midi n'était pas trop avancé à notre grande joie, nous continuions vers Ain-El-Hadjar. Les voitures, très rares ne dérangeaient pas nos courses.

Les falaises, les forêts d'eucalyptus, de faux poivriers donnaient au paysage un caractère sauvage et presque inviolé. Dans le ciel quelques rapaces, des aigles probablement, nous fascinaient. Des histoires de



• L'Oued Saïda, vue prise du haut du pont. Collectin Scotto (extrait du " Mémorial de Saïda)

d'Abdelkader avait dissimulé dans une roche de ce plateau une marmite pleine de pièces d'or. Cette marmite, paraît-il fut découverte quand les français firent des travaux pour aplanir l'endroit. Légende ou vérité historique ? Nous y croyons. En contrebas du plateau, l'oued chuchotait entre les pierres plates et les eucalyptus.

Sur l'autre versant, un petit bois de pins. Un énorme pont de pierres enjambait dans un virage, l'eau et les arbres.

De chaque côté du pont, des aloès imposants et dissuasifs brandissaient leurs lames vertes hérissées de piquants.

Sur le parapet du pont, vite, vite, en passant avec un caillou pointu, nous essayons de graver nos noms parmi les cœurs percés les " à toi, pour la vie ! " les initiales emmêlées.

A la sortie du pont, la maison forestière dans un tournant, déroulait un petit chemin d'accès et nous laissait nous asseoir sur de

moutons emportés, de bébés tirés de leur voiture, nous faisaient trembler.

A un certain endroit, l'ultime récompense : ma mère s'asseyait sur un petit mur au bord de la route, avec les petits et nous, les grands nous suivions mon père dans une escalade.

De l'autrecôté de la route, un chemin montait, doux et moussu. Il nous faisait découvrir le pied de la falaise.

Entre les énormes roches poussaient à l'abri du vent de singulières fleurs rares et secrètes que nous appelions " Les petites sœurs ". Elles avaient un calice composé d'un seul lobe fermé dont le haut incliné formait un capuchon noir et blanc.

Minuscules religieuses dans leur couvent de feuilles vertes ! On les caressait en passant doucement de peur d'interrompre leurs prières.

Mon père nous tirait, nous hissait jusqu'à une plate-forme et là ! Quel spectacle !...

Suite en page 11

SOUVENIRS DE LA-BAS

Le Vieux Saïda

de Rollande Wesling-Benichou

Suite de la page 10

Nous dominions toute la cuvette de Saïda. Tout me paraissait plus clair, plus simple, là-haut, plus facile aussi.

La ville s'éparpillait, indisciplinée, hétéroclite, au pied de la montagne, de la croix, l'église et son clocher-donjon, les docks, silos à grains, la mosquée fière et blanche, se dressaient comme des doigts vers le ciel.

Plus loin, le village nègre, le cimetière arabe avec des pierres plantées en désordre.

Nous restions là, quelques minutes, silencieux à écouter les bruits de la ville. " Hou ou ! " criait ma mère, tout en bas. On répondait à cette minuscule silhouette claire, fière de notre exploit. Nous dominions le monde pour quelques minutes encore, le temps d'aller toucher du bout des doigts " le rocher de Roland ", un rocher énorme, coupé en deux qui se dressait comme un menhir sur la plate-forme.

Mon père dont l'imagination fertile nous a valu plusieurs histoires, nous racontait que Roland, le neveu de Charlemagne, avant de mourir avait brisé son épée Durandal sur ce rocher. Depuis je l'ai appelé " le Rocher de Roland ".

Et puis nous redescendions, tant bien que mal. Je poussais quelquefois des cris de frayeur et mon père aidé de mon frère essayaient de me faire décoller des rochers.

Sur le chemin du retour, je me dépêchais de cueillir des " gouttes de sang ", des bleuets, des herbes sèches. Avant de rentrer dans la ville, nous passions au cimetière.

Les tombes de marbre et de granit s'alignaient et nous attendaient.

Je déposais mes trésors sur les tombes de mes grands-parents. De là, je pouvais encore apercevoir le " rocher de Roland ".

C'est à cet endroit précis, au retour de ces promenades que du plus profond de moi, je sentais monter un élan de gratitude, un merci silencieux au magicien invisible qui distribue généreusement ces merveilles, les fleurs d'amandiers délicates et ambrées, le vent dans le faux poirvri, les cailloux brillants, l'infime beauté du ciel.

• La suite des souvenirs d'enfance de Rollande Wesling-Benichou, dans le prochain " Echo de Saïda " n° 50.

Une équipe de joyeux lurons Saïdéens dans les années 1925-1930



• Aidez-nous à mettre des noms sur ces visages.

HISTOIRE INCROYABLE, MAIS VRAIE

Un couple ami en visite pour la première fois en Espagne s'arrête sur une aire de stationnement et après un moment de détente reprend la route.

Ne parlant pas la langue de Cervantés, il remarque avant de prendre l'autoroute, une grande flèche bleue et, au dessous en lettres noires, un mot : **SALIDA**.

- " Nous allons passer par Salida " remarque notre ami.

Quelques vingt kilomètres après, le mari demande à sa femme :

- " Nous sommes encore loin de Salida ? Regarde sur la carte s'il te plait ".

L'épouse étudie un moment la carte Michelin qu'ils ont eu la précaution d'emporter et dit :

- " J'ai beau chercher sur cette autoroute, il y a bien Barcelone, Tarragone, Salou, mais je ne vois rien à ce nom ! Ce doit être une petite ville... "

- " C'est étrange... c'était pourtant bien

indiqué tout à l'heure ! "

A l'heure du déjeuner, deuxième arrêt sur une aire de repos et au moment de reprendre l'autoroute encore cette indication " **Salida** "

- " Tu vois que cette ville existe ! Tu ne sais même pas lire une carte ! " Reproche le mari.

- " Tiens prends la carte et dis moi toi où se trouve cette ville... c'est peut-être une toute petite ville ; je ne vois rien ! "

Jusqu'à l'arrivée à leur hôtel, pas de Salida.

Imaginez leur stupéfaction quand ils ont - enfin - appris que **Salida** signifie **Sortie**

Et notre ami de conclure : " Avec ma femme, on se demandait s'il ne s'agissait pas d'une ville fantôme ou d'une plaisanterie ! "

Je les ai revus tout dernièrement, ils se sont mis à l'étude des langues étrangères au cas où... A chacun sa méthode !

H. Pérez.

• **Basket-Ball. Dans les années 1950, à Saïda. (Photo de Henri Hernandez - Sorgues 84700).**

Equipe du GCS Basket. Debouts de gauche à droite : **Paulo Gouchet, Emile Galland (n° 8), Toinou Merea (n° 4), X (n° 12), Yvan Lechner (n° 7), Pelenc (n° 5), Jacques Amsallem.**

Accroupis de gauche à droite : **René Lopez (n° 6), Eskinazy (n° 11), X (n° 8), Henri Hernandez (n° caché).**



LE CARNET DE L'AMICALE

NOTE DE LA REDACTION

Dans le N° 48 sorti au mois de juin, vous avez peut-être constaté quelques imperfections dans les textes imprimés, fautes d'orthographe, omissions de mots ou de bribes de phrases nuisant à la bonne compréhension.

Dans notre impatience de vous faire parvenir l'Echo de Saïda avant les vacances, nous avons un peu négligé, le contrôle et la correction avant l'impression définitive. A ce stade, seule notre responsabilité est engagée, et en aucun cas nous ne mettons en cause les auteurs de textes publiés.

A l'avenir, nous allons nous efforcer de faire un contrôle plus strict, pour un Echo de Saïda encore meilleur.

Merci de votre indulgence.

— Naissances : ils sont arrivés

• Auguste Canovas et Mme née Natacha San Miguel sont heureux de vous annoncer la naissance le 19 mai 1994, de leur petite-fille Camille, chez Brigitte Canovas et Roland Arcache, à Aussonne (31840).

• Nino né le 20 juin 1994, à Pointe-à-Pitre (Guadeloupe) chez Mylène Outin et Jean-Luc Boissieux, petit-fils de Claude-Fernand Outin et Mme née Flamand Christiane, arrière petit-fils de Fernand Outin - 85 ans ex-hopital de Saïda.

• M. et Mme Louis Baylé (Loulou) Toulouse sont heureux d'annoncer la naissance de leur 9^e petit-fils Tristan, le 16 juillet 1994 au foyer de Jean-François et Michelle Baylé à Albi (81000).

• Caroline née le 27 juillet 1994, au foyer de Catherine et Pascal Moulinier, petite-fille de Maurice Nivat née Bettan et arrière petite-fille de Mme Fernand Bettan, professeur de mathématiques en retraite - Antony (92160).

• M. et Mme Aimé Benamour sont heureux de vous annoncer la naissance de leur première petite-fille Lucile, le 10 septembre, à Toulouse, au foyer de Maryse et Robert Lahana.

Toutes nos félicitations et longue vie aux nouveaux petits Saïdéens ainsi qu'à leurs parents et grands-parents.

— Mariage : Ils se sont unis

• M. et Mme Félix Rodriguez et leur fille Corinne sont heureux de vous faire part du mariage de leur fille et sœur Sylvie avec Laurent Sanchez, le 2 juillet 1994, à Bandol (Var).

• M. Gaston Clozel, chevalier de la légion d'honneur, médaille militaire et Mme Suzanne Baysset sont heureux d'annoncer le mariage de leur petit-fils Stéphane Muller avec Mlle Marie-Agnès Magné, le 30 juillet 1994, en la cathédrale de Perpignan (66000).

• M. Richard Claeys et Mme née Annie Rinzenbach, sont heureux de vous faire part du mariage le 3 septembre 1994, de leur fille Valérie avec M. Laurent Delhay. Avenue du Baron Seutin, 1 - 1410 Waterloo (Belgique).

• M. Pierre Haensel (Franchetti) et Mme née Maryse Fuster (Oued Taria) ont la joie de vous faire part du mariage le 6 août 1994 de leur fille Corinne avec M. Jésus Amador. 487, chemin de Birac Montauban (82000).

• Mme Emilie Missio née Canalès (Ain-El-Hadjar) est heureuse de vous annoncer le mariage le 3 septembre 1994, à Castres de sa fille Marie-Christine, infirmière avec M. Olivier Puyoo, médecin. Castres (81000).

• M. et Mme Hubert Merea ont la joie de vous faire part du mariage de leur fille Laurence avec M. Jean-Pierre Boffy, le 1^{er} octobre 1994, à Vincennes. H. Merea Maisons Alfort (94700).

L'amicale présente toutes ses félicitations et vœux de bonheur aux jeunes époux, et à leurs parents.

— Noces d'Or :

• M. Manuel Villanueva et Mme née Carasco Jeannette qui s'étaient unis le 25 mars 1944, en l'Eglise Sainte-Marcienne, à Alger, ont célébré leurs noces d'or entourés de leurs enfants, petits-enfants et amis. 10, rue Alfred-de-Vigny - Auch.

L'amicale présente toutes ses félicitations et encore beaucoup d'autres années de bonheur.

— Décès : Ils nous ont quittés

• Monsieur Charles Millet, décédé le 20 avril 1994, à Nevers, à l'âge de 59 ans de la part de son épouse, de son fils et de toute sa famille.

• Monsieur Robert Duteil, décédé le 26 juin 1994, à Clichy, à l'âge de 75 ans, de la part de sa famille.

• Monsieur Louis Barnier, décédé en juillet 1994, à Nice, de la part de son épouse et de toute sa famille.

• Monsieur Gaston Girard, décédé le 29 juillet 1994, à Montpellier, à l'âge de 94 ans, de la part de son épouse, de ses enfants, petits-enfants et arrière petits-enfants.

• Madame Rose Serna née Ibanez, décédée le 7 août 1994, à Decines, à l'âge de 83 ans, de la part de sa fille Mme Lucienne Aguerra née Serna et de toute sa famille..

• Monsieur François Sanchez dit " Jacquel " décédé le 9 août 1994, à Villefranche (69000), à l'âge de de 65 ans, de la part de son épouse et de ses enfants et toute leur famille.

• Madame Indalo Saez, née Monique Garcia, décédée le 12 septembre 1994, à l'âge de 82 ans, de la part de ses enfants, petits-enfants et arrière petits-enfants.

• Monsieur Thomas Ruiz, décédé à Beziers, à l'âge de 71 ans, de la part de sa sœur Mme Angèle Martinez. Payre (86700).

• Monsieur Manuel Montoya, retraité de police, décédé le 17 septembre 1994, à Lambesc (13), de la part de ses enfants, de la famille Montoya, de son beau-frère Antoine Morales et de sa famille.

• Madame Antony Baylé, née Lucienne Delporte, décédée le 19 septembre 1994, à Toulouse, à l'âge de 89 ans, de la part de ses enfants Francis (Sissis) et Louis (Loulou), président de l'Amicale, de ses cinq petits-enfants et de toute la famille Baylé.

Louis Baylé - 25, rue de la Concorde - 31000 Toulouse.

L'Amicale présente ses condoléances à toutes les familles saïdéennes dans le deuil et partage leur peine.

— Promotion :

• Sandra Plantier (22 ans) a passé avec succès son concours d'Agrégée de géographie à Paris le 16 juillet 1994. Elle est la petite-fille de M. et Mme Alex Nicolas, tous deux instituteurs à Saïda, en 1941

Toutes nos félicitations pour cette brillante promotion.

— Avis de recherche :

• M. Emile Serrano recherche ses cousins Lespagnie Georges et Marie-Louise, ayant habité la rue de Geryville, à Saïda et étant originaires de Geryville

A PROPOS DES COTISATIONS

Dans les " Echo de Saïda " précédents et notamment le N° 48 du 3^e trimestre, vous avez été avertis qu'il y aurait en même temps que le l'Echo de Saïda N° 49, la petite lettre amicale du président au sujet des cotisations 94, et aussi... 93 non réglées. Cette lettre est envoyée seulement à ceux qui n'ont pas pensé à régler la cotisation annuelle indispensable à la vie de notre Amicale.

Retardataires, adressez-vous votre participation par chèque à l'ordre de " l'Amicale des Saïdéens - 13, rue des Acacias - 31650 Saint-Orens " (cotisation minimum : 60 F ; maximum et soutien à l'Amicale à volonté).

Nous rappelons que la solidarité n'est pas un

vain mot chez les Saïdéens, et que si certains d'entre nous sont dans une période difficile, dans la gêne (petite retraite, chômage, maladie, etc...) qu'ils le fassent savoir à l'adresse ci-dessus, nous serons à leur écoute et l'Echo de Saïda leur sera envoyé gratuitement. Nous les assurons de notre discrétion.

Nous tenons à remercier tous ceux qui " arrondissent " généreusement leurs cotisations annuelles, et ne se départissent pas de cette attitude depuis de nombreuses années. Cela nous permet d'être plus à l'aise dans notre Trésorerie, et de soulager dans la mesure de nos moyens nos amis dans le besoin.

Le Bureau de l'Amicale

ANNUAIRE 1995

• Nous vous rappelons notre intention de renouveler l'annuaire des Saïdéens avant le prochain Rassemblement National qui aura lieu pour la pentecôte 1995, à HYERES.

Toutes les demandes de modifications - changements d'adresses - N° de téléphone, etc... devront nous parvenir avant la fin de l'année pour être prises en considération.

Nous vous confirmons que l'annuaire sera distribué gratuitement à HYERES à tous nos adhérents à jour de leurs cotisations, et par courrier, à la demande.